

DEUXIÈME PARTIE

Transformations

Le centre se métamorphose rapidement, lui aussi. La vieille église Sainte-Catherine disparaît. Elle est remplacée par un nouveau temple construit par Poelaert. Au mois d'août 1850, des inondations fort graves font déborder à la fois la Senne, le canal de Charleroi et le canal de Willebroeck. Des travaux s'imposent. Le bassin Sainte-Catherine est comblé. Le Bruxelles de Van Moer s'efface peu à peu. Il fait place au Bruxelles d'Anspach.

Au vieux Marché-au-Beurre se substitue la Bourse, œuvre de l'architecte Suys.

« Au flanc de l'église Saint-Nicolas, rapporte Hymans, s'adossaient des boutiques de fripiers qui exhibaient à leurs vitrines les vieux habits et les vieux galons, dont s'alimentait la garde-robe des paysans amenés par les marchés. Puis, dans les rues voisines, s'allongeaient une file d'échoppes modestes et bruyamment achalandées, dont la majeure partie était occupée par le petit commerce de

bijouterie et de bonneterie ; on n'y voyait ni fines dentelles, ni pierres précieuses délicatement ouvrees, mais des colliers et des croix, montés en broche, en bon or, sans alliage ; des lingerie de grosse toile, solide et blanche. Et ce commerce suffisait aux nécessités pratiques et aux goûts de luxe des fraîches paysannes et des lourds rustaude qui en formaient la clientèle assidue. »

C'est Hymans qui nous donne encore le dessin de ces quartiers si profondément modifiés : l'île Saint-Géry communiquait avec les rives opposées de la Senne, par la rue du Lin. La rue du Lin aboutissait à la rue des Pierres, par la rue de la Grande-Île qui continuait la rue des Sœurs Noires. Primitivement, rue du Vieux-Château et Petite rue du Dam, la rue du Lin est devenue aujourd'hui la rue du Borgval.

La Senne, venant du boulevard d'Anderlecht, formait près de l'église du Bon-Secours un îlot que traversait la rue de la Petite-Île. Elle ouvrait les deux bras dont elle enserrait l'île Saint-Géry, pour les refermer et se reconstituer à la rue Middeleer. De là, elle courait le long du Marché-aux-Poissons, construit en 1826 par l'architecte Rochet, passait sous le pont des Poissonniers, qui unissait la rue de l'Évêque à la place de la Grue et d'où partait la rue de Laeken. Elle s'élançait ensuite vers le boulevard d'Anvers, presque en ligne droite, après avoir décrit une courbe qui la menait rue de la Fiancée, pour passer sous deux ponts jetés à l'extrémité de la rue des Hirondelles et de la rue du Chant des Oiseaux. La rue de la

Fiancée avait pour prolongement la rue Saint-Pierre qui allait se rattacher au boulevard.

Anspach, bourgmestre avisé, mit un peu de simplicité dans ce dédale complexe. La Senne avait l'aspect d'un cloaque. Il la fit cacher sous des voûtes et il distribua un peu d'air aux habitants des masures et taudis qui se serraient frileusement les uns contre les autres.

La ville tout entière changeait d'aspect. Déjà, à proximité, la construction du Grand Hospice, sur les plans de l'architecte Partoes, en 1827, avait révolutionné le quartier du Béguinage. Les entours de Sainte-Gudule avaient été aménagés et la Collégiale elle-même avait été requinquée et pourvue d'un escalier qui souleva bien des polémiques. Beyaert et Wynant-Janssens construisirent la Banque Nationale sur l'emplacement d'un hospice pour enfants trouvés. En 1845, les Galeries Saint-Hubert, dues à Cluysenaar, furent ouvertes au public. Sur l'emplacement de l'Hôpital Saint-Jean, Bortier eut l'idée de faire construire un marché couvert, le Marché de la Madeleine, dû également à Cluysenaar. L'Université fut aménagée dans l'Hôtel Granvelle, tandis que s'organisaient la Bibliothèque Royale, le Musée de Peinture, le Musée de la Porte de Hal, le Conservatoire et l'École militaire.

Bruxelles fait peau neuve. Les quartiers du Sablon, de la rue de la Régence s'allègent et s'éclaircissent. La rue Royale est prolongée, les bas-fonds qui la bordent sont

comblés et la place du Congrès est instituée. La construction du Palais de Justice, mastodonte qui a avalé une région entière, se poursuit.

Le règne de Léopold I^{er} se termina en 1865. Léopold II, que l'on n'a point sans motif surnommé le Roi Bâtitteur, lui succéda. Le comte de Lichtervelde a écrit sur Léopold II un ouvrage définitif. Il rend enfin justice à ce monarque exceptionnel. Puissante personnalité, elle ne s'impose pas d'emblée par la sympathie, mais elle force l'admiration. Homme d'affaires, doué d'une intelligence virile, il gouverne son royaume, malgré la Constitution. Psychologue habile, il s'entoure des hommes qu'il lui faut. Il ne faut pas oublier le rôle de premier plan qu'il a joué. Il est considérable. Léopold II fut l'un des artisans du renouvellement de l'esprit en Belgique. Par certains côtés, il devançait son époque. Rien n'arrêtait sa hardiesse. S'il était insensible aux arts qui peuvent amollir le cœur, il aimait ceux de l'intelligence qui briment les impulsions sentimentales. La Belgique, en général, et Bruxelles, en particulier, lui doivent beaucoup. On sait avec quel soin il s'attacha à l'équipement du port d'Anvers et du port d'Ostende. On sait qu'il n'eut rien de plus cher que de transformer Bruxelles en capitale digne de ce nom.

« Les quartiers misérables qui déparaient le centre de la ville offusquaient tout autant son goût que son souci du bien public. Aussi, n'eut-il de repos que lorsque, à

force d'instances répétées, il eut obtenu l'accord de tous les pouvoirs publics en vue de l'exécution d'un vaste programme de travaux comportant la démolition des masures de l'ancienne rue d'Isabelle et de la rue de la Putterie, le dégagement du Coudenberg et l'établissement de nouvelles voies de communication entre la ville haute et la ville basse. »

M. de Lichtervelde poursuit :

« Léopold II fit en réalité de l'urbanisme avant la lettre et c'est grâce à lui que l'aménagement des environs de Bruxelles fut poursuivi d'après un plan d'ensemble, largement conçu, qui tenait compte des besoins de l'avenir. Il trouva dans la personne du comte de Smet-de Naeyer, premier ministre pendant plus de dix ans, le collaborateur de ses rêves ; le souverain et le ministre, qui avait gardé entre ses mains le portefeuille des travaux publics, étaient guidés par les mêmes idées : tous les deux voyaient, dans l'augmentation du capital immobilisé de la Nation, des avantages d'ordre social et d'ordre économique. Ils profitèrent de l'Exposition de 1897 pour mettre en train les immenses travaux de l'avenue de Tervuren, le boulevard de grande ceinture qui relie le bois de la Cambre au Parc de Laeken, la magnifique avenue qui suit la vallée de la Woluwe, à partir de Boitsfort, le parc et les étangs qui la bordent forment un cycle d'une rare grandeur. L'avenue de Meysse, le Parc de Saint-Gilles furent également dus à la prévoyance du Roi. Il discutait lui-même les plans avec les architectes et les paysagistes ; sur place, il stimulait tout le monde et, boitillant au

milieu des terrassements, on le regardait, la canne en l'air, tracer des chemins encore plus larges et dessiner des percées encore plus ouvertes. »

La force de la cité, disait Thucydide, n'est pas dans ses remparts, ni dans ses vaisseaux, mais dans ses hommes.

Léopold fut bien un urbaniste avant la lettre. Avec un sens remarquable des réalités, il prévoit l'essor que la ville prendra fatalement. Certes, il conçoit l'art de gouverner à l'italienne. Il sait allier son plaisir à l'utilité publique. Rien dans sa haute stature, dans sa physionomie de patriarche sceptique, ne rappelle les Médicis, mais il tient d'eux, par quelles voix secrètes, le génie des affaires.

On ne le comprenait guère. Mais il s'est trouvé quelques hommes pour le servir. L'un d'entre eux fut le comte de Smet-de Naeyer. L'on s'imagine, avec quel plaisir, les colloques du ministre et du Roi, car ils s'appréciaient.

Lorsqu'il s'agira de créer le musée de Tervueren et l'Arc de Triomphe du Cinquantenaire, le Roi se heurtera au ministre Beernaert. Le ministre est soucieux des deniers publics ; pour tout dire, il se révèle assez rat. Léopold II s'en aperçoit. Il constate que l'homme qu'il a en face de lui considère ses dépenses comme du gaspillage. Ce n'est pas l'un de ces diplomates qui s'abordent de front. Léopold II biaise. Il impose sa volonté quand même. Il transforme ses résidences : le Palais de Bruxelles, le Château de Laeken. Balat s'emploie à cette besogne.

Il édifiera, réalisant des fantaisies coûteuses, la Tour Japonaise et le Restaurant Chinois, donnant ainsi libre carrière à son amour de l'exotisme et plantant à côté de lui l'autre terme d'un symbole. La Belgique doit avoir sous les yeux des images qui stimulent son courage et son esprit d'entreprise. Petit pays, elle peut s'assigner le monde comme champ d'action. L'Afrique, elle en prendra le sens à Tervueren. De l'Asie, y compris ses plaisirs, elle prendra conscience à Laeken.

Le 14 décembre 1909, Léopold II s'éteignait. Il avait bouleversé trop d'habitudes pour faire naître beaucoup de regrets.

Mais l'impulsion était donnée : l'Exposition universelle de 1910 aurait pu devancer l'heure de l'équité. Les discours prononcés à cette occasion se perdirent dans le tumulte. 1910 s'acheva dans la lumière blafarde qui précède les orages ou les typhons.

Des chantiers sont ouverts partout. Leur animation retentira jusqu'en 1914. La guerre ouvre alors sa parenthèse d'ombre et de sang. Les travaux de la Jonction, de Bruxelles-Maritime, les équipements multiples s'arrêtèrent. Le bourgeois moyen pouvait-il à l'époque se rendre un compte exact de la portée des transformations entreprises ? Elles constituaient un brouillon malpropre, un bleu souillé de mortier et de terre. Elles sont abandonnées. Le Bruxellois pensait à autre chose, mais en eût-il eu le loisir qu'il n'eût point manifesté de tristesse.

Il n'a jamais aimé que l'on touchât à ce qui lui est familier. Pour se venger, il critique. C'est un penchant belge. Il a critiqué l'institution du Mont des Arts, il a critiqué la Jonction. Léopold II connaissait admirablement son peuple. Il le savait rétif à toute vue dépassant la normale. C'est la raison pour laquelle il se souciait fort peu de l'opinion publique. Il est de fait que sa situation sociale le lui permettait. Ses vues d'ensemble, il les imposait sans rien dire, sans trahir son but.

En 1914, les travaux de la Jonction sont entamés, le quartier de la Putterie est démoli. Le Mont des Arts se résume à quelques terrasses qui surplombent le Palais Granvelle mi-enterré, à des terrains vagues dont les grands établissements bancaires ne paissent pas encore l'herbe haute. Après quatre ans de jachère, les chantiers reprendront vie peu à peu. Bien des choses auront changé.

Il serait foncièrement injuste de ne pas citer les noms de quelques-uns des architectes qui contribuèrent le plus à modifier la physionomie de Bruxelles au XIX^e siècle. L'on s'est montré vis-à-vis d'eux d'une singulière ingratitude jusqu'en ces dernières années. Paul Saintenoy, au chapitre qu'il a consacré à l'architecture, dans *l'Histoire de la Belgique contemporaine*, après Marius Renard, aura été plus équitable. Le dogmatisme et l'ingratitude sont des moyens de s'affirmer plus librement, disent les artistes. L'historien et le promeneur peuvent n'avoir rien à faire avec eux. Il n'est pas mauvais,



II N'Y A PAS A DOUTER : C'EST BIEN LA MONTAGNE DE LA COUR.

de temps en temps, de faire suivre le nom d'un monument de celui de son auteur. C'est une manière d'hommage. Il est possible que le XIX^e siècle belge ne puisse rivaliser avec ses prédécesseurs : il a des défauts apparents. Qu'importe s'il a produit quelques édifices qui nous donnent à rêver.

Guimard et Servandoni, au XVIII^e siècle, avaient importé la grâce française. L'indépendance belge, qui coïncide avec les plus beaux jours du romantisme, marquera le départ des tendances nouvelles. Le gothique viendra se mêler aux tendances classiques, de 1830 à 1875.

L'on redécouvre le moyen âge. Les administrations communales, hugolâtres à leur manière, se montrent pleines de sollicitude pour les bâtiments gothiques et les architectes se plaisent à chercher en eux leurs inspirations. Balat, Partoes et Suys demeurent fidèles au classicisme. Partoes construit l'Hôpital Saint-Jean en 1838 ; Jean Coppens, la gare du Nord en 1840 ; Cluysenaar, les Galeries Saint-Hubert, en 1846, et, en 1847, le Marché de la Madeleine ; alors que J.-J. Dumont édifiait, à Ixelles, l'église Saint-Boniface. Van Overstraeten, lui, se singularisait, vers la même époque, en dessinant l'église Sainte-Marie dans le style romano-byzantin.

Paul Saintenoy, très judicieusement d'ailleurs, fait remarquer que, vers 1848, le néo-grec, né en France sous l'influence de l'Ecole d'Athènes, fait son apparition en Belgique. Henri Beyaert (Hôtel de Lalaing, rue Bel-

liard), Balat (salle des fêtes du Cercle Artistique), Gustave Saintenoy (gare du Quartier Léopold) y obéissent manifestement, et Poelaert, Suys, Wynand Janssens emboîteront le pas. Poelaert édifie l'église Sainte-Catherine en 1854 avec Wynand Janssens ; en 1856, l'église de Laeken ; en 1859, la Colonne du Congrès. La construction du Palais de Justice, qui dura de 1866 à 1883, illustre le mouvement en combinant le classicisme romain et le néo-grec dans un amalgame qui évoque à la fois la mégalomanie et le génie. Marius Renard, dans une volonté de synthèse un peu simpliste peut-être, prolonge la tendance classique jusque vers 1900. Il est plus vrai de dire avec Paul Saintenoy que, vers 1870, se marqua un retour à l'art national.

En 1860, Beyaert construit la Fontaine de Brouckère. En 1863, Trappeniers et Beyaert achèvent l'Université de Bruxelles. Le classicisme se perpétue. La Bourse de Bruxelles, due à Suys, est de 1873. Les maisons des boulevards du centre, de Beyaert, Janlet, Vanderheggen, De Keyzer et Bordiau, de 1873 et 1874. Mais, dès 1878, l'on puise résolument dans le XVI^e siècle flamand et dans la Renaissance flamande. Albert Dumont sacrifiera à cet engouement nouveau lorsqu'il édifiera la maison communale de Saint-Gilles, de même que Jules Van Ysendyck pour les hôtels communaux de Schaerbeek, d'An derlecht et de Jette.

C'est l'époque complexe où les hommes s'enivrent d'une sorte d'humanisme, se plaisent à l'érudition : ils

ont du temps à perdre et des matériaux à figner. L'ornementation et la surcharge triomphent. Les constructeurs gaspillent talent et main-d'œuvre à ressusciter des formes qui ont épuisé la faveur publique, mais cependant non sans grâce, ni sans charme. La promenade, que nous intitulerions volontiers celle de l'architecte-amateur, ne sera privée d'attrait que pour le mélancolique et l'hypocondre. Le misonéiste plein de parti pris reconnaîtra, s'il est de bonne foi, que le Palais des Beaux-Arts, de Balat, rue de la Régence, les maisons des boulevards du Centre, Den Kater et de Kat, à côté du Passage du Nord, le théâtre de l'Alhambra et le Conservatoire royal, dernières œuvres de Cluysenaar, se classent, n'exagérons pas, pour ne point l'effrayer, parmi les créations acceptables d'un passé plein de bon vouloir.

Vers 1900, une réaction se manifeste contre les compilations et le baroque. Quelques architectes décident de se libérer de la hantise des âges révolus, de créer un style en dehors des traditions. L'industrialisme les y incite. C'est l'époque où les hommes s'extasient sur leur nouveau jouet. Ils manient le fer comme les enfants un mastic. Sous le chalumeau, ils feraient d'un rail une rosace, des rinceaux et des ogives fleuries, comme le souffleur d'une pâte de verre. Ils s'exaltent comme ils s'exalteront plus tard pour le béton.

Le romantisme de la machine et de l'acier engendre les poèmes de Verhaeren comme les plans de Victor Horta. Les charpentes métalliques enthousiasment les

entrepreneurs. On forge avec lyrisme des grilles qui reproduisent des floraisons étirées. La valse est en vogue. L'on joue des formes comme d'un violon, avec les « portamentos » expressifs qui courbent les lignes voluptueusement. Le crayon des créateurs raffine et trace des courbes de patineurs sur la glace. Modern style !

Horta, van de Velde, Hankar sacrifient à la déesse suivant leur tempérament comme Van Rysselberghe. Victor Horta construit la Maison du Peuple, Van Rysselberghe un hôtel rue Van Eyck, près le Rond-Point de l'avenue Louise, van de Velde une villa à Uccle, en collaboration l'Institut Solvay au Parc Léopold, et Saintenoy les magasins d'Old England.

Il ne faut pas dédaigner cette préparation au constructivisme qui se manifestera après guerre. Ensuite, la terrasse d'Old England, n'est-ce pas le *five o'clock* des belles journées de 1910 ou de 1911, le panorama d'une ville qui a cessé d'être. Le pointillisme faisait fureur, les femmes portaient de jolis boléros et des fourrures de chinchilla et les grillages prenaient des formes gracieuses d'épis ou de feuillages.

ALBERT GUISLAIN

BRUXELLES

Atmosphère 10-32

PHOTOS DE WILLY KESSELS

1932

L'ÉGLANTINE

Paris - Bruxelles